

## Cahiers de littérature orale : *Le pouvoir de la femme*

Nancy Schmitz

Volume 7, numéro 2, 1994

Représentations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057800ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057800ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schmitz, N. (1994). Compte rendu de [Cahiers de littérature orale : *Le pouvoir de la femme*]. *Recherches féministes*, 7(2), 159–161.

<https://doi.org/10.7202/057800ar>

« **Le pouvoir de la femme** », *Cahiers de littérature orale*, n° 34. Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, Publications Langues'O, 1993, 271 p.

Ce numéro thématique des *Cahiers de littérature orale* pose la question du pouvoir de la femme tel qu'il se présente dans la tradition orale (contes, mythes, légendes, proverbes et dictons), à partir de recherches en Europe (Espagne, Grèce, Macédoine, Roumanie), en Afrique du Nord (Kabylie) et tropicale (Zambie), en Inde et en Amérique du Sud (Colombie). Le questionnement qui anime ces différents textes est bien résumé par Geneviève Calame-Griaule dans l'éditorial et se situe autour du concept de l'ambiguïté et de l'ambivalence. Dans un monde masculin qui semble vouloir enlever toute liberté et tout pouvoir à la gent féminine, les diverses stratégies que les femmes emploient, selon le type de société, pour rétablir dans le quotidien un équilibre entre les deux sexes, nécessaire à la bonne marche de toute société, sont présentées au fil des études de la revue. Cette dernière s'est déjà intéressée à plusieurs reprises aux traditions orales particulières aux femmes en publiant des articles à l'intérieur de différentes thématiques (comme celui de Cendrillon), plus particulièrement les numéros 10 (« Voix de femmes ») et 15 (« Ainsi parlent les femmes »). Cependant, s'arrêter sur la notion du pouvoir, telle qu'elle est exprimée dans les textes, soulève non seulement la question du contenu, mais aussi celle des formes de culture expressive qui véhiculent des notions « subversives » par rapport à l'idéologie dominante.

Tassadit Yacine (« La féminité ou la représentation de la peur dans l'imaginaire social kabyle »), à partir d'entrevues sur le terrain et de l'analyse des *itzlan* (petits poèmes lyriques chantés par les femmes), nous trace un portrait d'une société où la masculinité est fragile, où la peur de perdre son honneur si sa sexualité est mise en doute constitue une forme de « mort » pour un homme et où l'amour seul peut apporter une réponse à toutes ces angoisses.

De leur côté, Marine Carrin et Harald Tambs-Lyche (« La vengeance des femmes dans ce monde et dans l'autre. Quelques exemples de l'Inde ») font un lien entre la sorcellerie et l'exogamie; la femme éloignée de son village natal n'a de pouvoir que si elle se livre à des pratiques magiques, qui peuvent se retourner contre elle et provoquer sa mort ou son bannissement. En même temps, différents contes soulignent l'incapacité de la femme de devenir un être social sans l'aide de l'homme.

Ioana Andreescu (« Magie et destin ou de l'inconvénient de vivre à deux »), de la Roumanie, essaie de voir si le passage d'une société traditionnelle à un régime totalitaire (communisme en Roumanie) a changé le vécu de la femme. En fait, le changement n'a rien modifié au destin d'épouse et de mère que la femme conserve toujours, et il lui impose même un travail à l'extérieur du foyer (bien qu'il soit secondaire à celui du mari) sans lui enlever la corvée domestique. Une forme de magie subsiste qui permet à la femme de se venger si son destin de femme désirée est menacé par l'arrivée d'une autre femme dans la vie de son mari. C'est la mort de l'autre ou le retour de l'affection du mari qui peut être recherché. Même dans le contexte catastrophique de la reconstruction de la société roumaine d'aujourd'hui, ces croyances et pratiques ont encore leur sens. De son côté, Micheline Lebarbier (« La jeune fille sagace (contes facétieux roumains) ») retourne au thème de la femme caricaturée avec tous ses défauts

(infidélité, paresse, etc.), défauts qui ne l'empêchent pas de toujours avoir son mot à dire, mais qui justifient la répression masculine à son égard. Seul un type de récit (très peu représenté dans ce numéro thématique) met en scène une jeune fille intelligente qui pose des énigmes insolubles à des prétendants et réussit à les confondre.

Quant à Frosa Pejoska (« L'envers des apparences, miroir des pouvoirs ») (Macédoine) et à Yvonne de Sike (« Et la femme créa l'homme ») (Grèce) elles démontrent comment la femme, pas même considérée comme un être humain, en Macédoine, exerce un contrôle initiatique sur son fils et même, dans un des contes, donne naissance au père de son fils (c'est-à-dire qu'en donnant naissance à un fils, elle crée le statut de père de son mari). En Grèce, la femme modèle un homme en pain d'amandes, conte qui allie le thème d'Amour et Psyché (la Belle et la Bête) à celui de Pygmalion.

Pour sa part, Jeanine Fribourg (« L'homme espagnol, ce "macho" ») nous renvoie l'envers de l'image du *machismo* espagnol, l'homme victime de la femme par l'amour, amour de la fiancée « jeune et belle », amour de la mère, amour sacré.

Par ailleurs, deux auteures nous présentent des thèmes en dehors de la tradition indo-européenne. Anne-Marie Losonczy (« La nourrice d'esprits. La jeune fille chez les Indiens Embera du Choco (Colombie) ») examine le rôle de la jeune fille pubère considérée comme s'ouvrant au monde des esprits par l'apparition de ses premières règles. De son côté, Anne-Marie Dauphin-Tinturier (« La femme, le lion, le prêtre. Les trois fonctions de la femme dans le nord de la Zambie ») voit comment le fonctionnement de la femme dans la vie quotidienne traditionnelle (responsable de la vie et la mort, liaison entre le créateur *Lesa* et les membres du groupe, nourrice, initiatrice des jeunes filles) est reconstitué dans la société actuelle en réponse au problème du sida. Le pouvoir de transmission de la culture par les femmes a subi des changements avec l'occidentalisation et, dans un effort pour récupérer ce pouvoir, les femmes tentent de réactualiser le rituel initiatique. Ce rituel pose des normes de comportement sexuel qui interdisent un trop grand nombre de partenaires sexuels (danger pour l'ordre social, danger de la maladie) et prépare les jeunes « à accepter le lien sexualité et mort possible... Même si leur tentative [...] semble peu efficace, [les femmes] y ont reconquis une respectabilité » (p. 209).

En général, on a peu de surprises ici en ce qui concerne les thèmes classiques, comme celui de la femme qui choisit « le sachet de la mort » (la pomme d'Ève) et amène la mort chez l'humanité, tout en le recréant à travers sa fécondité, fécondité qui, paradoxalement témoigne de la faveur reconquise du créateur (Zambie). Ce qui est intéressant, par contre, c'est de remarquer la diversité des contextes où la modernité n'a rien changé quant au statut idéologique de la femme et combien elle doit encore s'acharner de mille et une façons afin de se tailler une place dans la société « des hommes ».

En conclusion, cette incursion dans le domaine des productions idéologiques vient encore esquisser les contours du jeu de pouvoir entre l'homme et la femme dans le monde, jeu qui présuppose la nécessité du rétablissement de l'équilibre dérangé par le surdosage du pouvoir attribué, en matière d'idéologie, à l'homme toujours dominant en dernière instance. Cependant, on doit invariablement laisser sans réponse la question fondamentale : à quel moment et pourquoi, depuis le début du temps

documenté, les femmes ont-elles acquiescé à la mise en place de cette situation d'inégalité ?

Nancy Schmitz  
Département d'anthropologie  
Université Laval

**Jocelyne Mathieu** : « Femmes et traditions/Women and Tradition », *Canadian Folklore canadien*, 15, 2, 1993, 209 p.

Le numéro spécial de la revue *Canadian Folklore canadien*, « Femmes et traditions/Women and Tradition », présenté par Jocelyne Mathieu, vise l'analyse de la place changeante des femmes dans la construction de la culture. Plusieurs des articles soulèvent en effet une question de première importance pour les études sur les femmes ou *women's studies* : quels sont les facteurs qui facilitent l'accès des femmes aux activités culturelles et quels sont les attitudes, actes et pensées sociopolitiques et psychologiques qui les empêchent de s'exprimer pleinement dans le domaine culturel pris au sens le plus large du mot ?

Dans son article, Suzanne Lussier lève le voile sur les silences et tabous qui entourent la génitalité féminine, surtout autour de la menstruation, révélant qu'il existe, au-delà de la « tradition » publicitaire spécialisée sur les serviettes sanitaires par exemple, toute une tradition de rituels transmis par les femmes pour les femmes. L'auteure brise le silence sur ce sujet et démontre le changement d'attitude des médecins et des femmes elles-mêmes à l'égard de la menstruation; changement qui fait ressortir son côté positif et valorisant en l'associant à un événement marquant la fertilité et la purification psycho-biologique plutôt qu'au phénomène pathologique décrit par les établissements patriarcaux. En outre, elle dresse la liste des euphémismes servant à voiler, sinon à dévaloriser les fonctions biologiques pourtant si naturelles de la femme. Ces expressions taboues comme « l'Armée rouge est en ville » et autres images du genre, employées de façon péjorative par le patriarcat, sont de plus en plus ré-appropriées par les femmes dans un but subversif. L'ethnologie peut ainsi servir la culture au féminin au lieu de la dévaloriser, car elle permet d'inventer de nouvelles stratégies de résistance contre les dégradations linguistiques visant, entre autres, le corps féminin.

Pour leur part, Francine Saillant et Hélène Laforce présentent, dans « Médecine domestique et pratiques sociales entourant la reproduction chez les Québécoises », les différentes façons dont les femmes ont pu faire face à une grossesse indésirée, révélant leurs côtés ingénieux pour résoudre leurs problèmes « corporels ». L'article vise avant tout à expliquer les motivations complexes qui ont amené des femmes à abandonner leurs enfants au XIX<sup>e</sup> siècle. Les auteures exposent autant les obstacles rencontrés par la « sage-femmerie » que les modes de résistance des femmes à l'égard de la politique menée contre leur corps.

Dans « 25 Good Reasons Why Beer is Better Than Women and Other Qualities of the Female : Gender and Non-seriousness of Jokes », Pauline Greenhill *et al.* démontrent comment l'« humour » peut servir à renforcer, par une manipulation psychologique, des attitudes malsaines envers les femmes et à perpétuer des comportements basés sur ces attitudes stéréotypées. L'article